Avis de pas sage

Collectif PNE
Prix de la nouvelle érotique 2022

Du même auteur

Noir d'ancre, Isabelle Cousteil, lauréate 2016
Ta maîtresse, humblement, Pascal Hella, lauréat 2017
Un dîner de cons, Éric Abbel, lauréat 2018
One Mort Time, Keena McKeebolan et Agathe Rivals, lauréates 2019
La Veuve noire, Daredjane, lauréate 2020
Toucher à la hache, Perle Vallens, lauréate 2021

ISBN : 979-10-307-0560-7

© Éditions Au diable vauvert, 2022

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

Ana Servo,
Co-lauréate du Prix de la nouvelle érotique 2022,
Pendant que les champs brûlent 9
Léon de Griffes,
Co-lauréat du Prix de la nouvelle érotique 2022,
Messagerie 19
Jean-Louis Ragot,
Le Train de nuit 37
Jean-François Fournier,
Histoires d'eaux 51
Frédéric Coudron,
Spirit of Ecstasy 61
Tasha Rumley,
Le meilleur des deux mondes 73
Alexandra Gerber,
Goûtes-y 87

Samuel Bobin,
La Marne en filigrane 97
Lunatik,
L'Île aux cannibales 109
Phil Becker,
Dans l'arène, par dérogation 117
Sydney Leyritz,
Ceci n'est pas une pipe 127

Remerciements 141

Règlement 143

Musicienne, performeuse et autrice, Ana Servo travaille le(s) corps, les esthétiques et les politiques au travers de performances et dispositifs plurimédias nourris de cultures queer, féministes, gothiques et do-it-yourself. Musicienne en solo sous le nom de Mona Servo, elle est aussi membre du collectif de performeux pro-sex La Fêlure, des duos de musique électronique Semleh et Monauth. Programmatrice et codirectrice du Marseille Underground Film & Music Festival depuis cinq ans, elle est aussi cofondatrice des Éditions Panpan Culcul.

Pendant que les champs brûlent

Ana Servo

Co-lauréate du Prix de la nouvelle érotique 2022

Si ma langue est pauvre, c'est une histoire de classe.

Elle est froide comme la pierre pourtant, elle est incandescente.

*

Je trie des lettres. Tous les jours, la même chose, au même endroit, face aux mêmes visages. Je les lis parfois les cartes et quand je ne les comprends pas, je remplace les mots. J'arrache leurs verbes aux bourgeois, je salis leur style, je leur rends leur prose mal orthographiée, pornographiée. Et, puisque la banalité m'agace, je ne m'en prends pas qu'à eux : partout là où c'est propre ou ordinaire, je conjure.

Les champs

Ici, autour des pavillons, se déploient des champs jaunes et secs. Chaque année, en été, ils brûlent jusqu'à enflammer les pinèdes. Il y a aussi une usine de confiture et de compote, un grand cimetière – peut-être millénaire – et le centre de tri. Ce dernier abrite des dizaines d'employés, des générations d'enfants qui n'ont pas su partir, englouties par la fausse ruralité, anéanties par le travail.

Ici, il n'y a rien. Ce n'est ni la ville, ni la campagne, un endroit qui ne choisit pas son camp, qui ignore le bien, le mal, la joie, la tristesse. Ici, à quatorze ans, c'est l'ennui mais mon sexe est en feu, avec mon cerveau. Très vite décachetée, à vingt ans, j'y ai baisé toutes les âmes, du plus profond de la mienne, de l'intérieur humide et chaud de mon ventre jusqu'à la gorge. J'ai épuisé les femmes, les hommes, les autres, et je suis devenue misérable.

La première main glissée entre l'étoffe de ma culotte et la fourrure de mon sexe était délicate et assurée. Les doigts ont filé doux dans les fentes, ont caressé les chairs en allées et venues rythmées comme une danse bien menée. J'ai frémi quand le bout de ses doigts est entré. J'aurais voulu qu'ils grandissent comme une mousse expansive et que ça déborde par ma bouche et par mes yeux. Le cul posé sur le marbre d'une tombe, au son des chiens qui attachés chez eux hurlaient à la mort sans ne jamais avoir la profondeur du loup.

La pinède avait brûlé comme chaque année, alors on allait baiser chez les mortes. Et entre ces tombes, j'ai pris longtemps tout le village en mon sein et en mes reins.

Puis je suis devenue misérable.

Au centre de tri, ma prison journalière qui se dresse au milieu des champs, je réécris leurs histoires. Je les rends obscènes parce que le sexe m'obsède, mais je préfère y jouer plutôt que baiser. Baiser m'ennuie, parce que baiser est devenu trop ordinaire. Le feu qui me consume est devenu arrogant.

Le travail me tue. Entre mes mains, les lettres et les cartes défilent. Je les oriente et de temps en temps j'en arrête une.

Ma chère Lucile,
J'espère que tu vas bien.
Sache que Léo sourit toujours quand je lui parle de toi.
Il ne t'a pas oubliée!
Jérémy continue de regarder ses émissions à la télévision, il ne me parle pas beaucoup alors de mon côté je m'occupe comme je peux.
Amitiés
Mona

Je la fais tomber discrètement dans ma poche et file aux toilettes. Dans un des cabinets, je gratte pour effacer et je remplace.

Ma chère Lucile,
J'espère que tu vas bien.
Sache que Léo jouit toujours quand je lui parle de toi.
Il ne t'a pas oubliée!
Jérémy continue de regarder du porno à la télévision, il ne me baise pas beaucoup alors de mon côté je me branle dès que je peux.
Amitiés
Mona

Comme une enfant fière de sa blague, je ricane et la lettre repart dans sa file.

Le cimetière

Quand la nuit vient, je me soustrais à l'ordinaire. Je deviens poétique et métaphysique.

Anonymes et inanimés, je caresse les anges, leurs ailes et leur entrejambe. J'embrasse les madones éplorées. La température reste toujours la même lorsque la vie est absente.

S'il te plaît, étale-moi sur la pierre, que le frisson me glace tout le corps.

Ma peau restera collée comme une langue qui trop vite s'est jetée sur un glaçon qui l'a faite prisonnière.

Le minéral apaise mon incendie. J'ai là des compagnes silencieuses dont la pâleur rayonne dans l'obscurité. Je frotte mon sein à une bouche d'albâtre. Entrouverte, j'y glisse le téton. Elle avale tout ce que je lui donne. Je la sens avide et je veux l'inonder. Son regard transperce le mien. Ma poitrine s'écrase contre un torse immobile. Elle ne parle pas, elle brille, attendant que je l'enserre. Mes cuisses comme des lianes s'enroulent à sa taille et le caillou râpe ma vulve tendue. Je suis pénétrée de la mort, des déesses, de toute une mythologie.

De mes trous s'échappent des déluges qui noient les pelouses de mes voisins. Je voudrais que mes flots dévastent le village.

Le matin, tous les matins, je retourne au centre de tri.

Le centre de tri

Au travail, je ne parle à personne à part Mimi.

Traînée bêcheuse et rusée, elle m'a envoûtée sans le moindre effort. À mes côtés, j'observe ses mains qui se promènent avec souplesse et rapidité sur le courrier. Ces mêmes mains qui, quelques années plus tôt, s'enfoncent dans mes hanches, alors que dans mon dos sa langue redessine la raie de mes fesses et qu'une fois durcie elle s'y enfouit. Mon cul s'offre grand ouvert à elle, dans les toilettes du personnel du centre de tri, elle tape de toutes ses forces pour que je la sente en moi. L'odeur de son shampoing vient à mes narines et je jouis fort.

Mimi sait que je ne baise plus humain aujourd'hui, que je métabaise, avec la rigidité des statues et le froid des pierres tombales. Mais elle continue de m'aimer, avec le cœur d'une amie.

Jean,

Quelques mots depuis Monaco, où le mauvais goût s'associe à un climat épouvantable. Nous étions une petite dizaine au séminaire et la plupart ont bien participé. J'ai pris moi-même la parole quelques fois dans la journée, rien de neuf. Les chiffres restent stables.

J'ai hâte de te retrouver.

Marine

Dans le passé, Mimi m'a sucée avec la ferveur d'une sœur politique. Maintenant, elle me couvre quand mes pauses sont

trop longues, elle me suit paisiblement du regard lorsque je fuis, emportant mes cartes, sans jamais demander ce que je fabrique.

Un jour, elle, je la laisserai revenir à l'intérieur de moi.

Jean,

Quelques mots depuis Monaco, où le mauvais goût s'associe à un climat lubrique. Nous étions une petite dizaine à l'orgie et la plupart ont bien participé. J'ai sucé moi-même des queues quelques fois dans la journée, rien de neuf. Les chiffres restent stables.

J'ai hâte de t'enculer.

Marine

Ma langue est pauvre, comme l'endroit où j'ai grandi.

Elle est bassement vulgaire, comme nous. Comme moi et Mimi.

Elle est notre langue et elle baise les trous, là où il y a de la place, elle se glisse dans les néants.

La route

S'élance en bordure des champs, une route grise dont on ne voit pas le bout. C'est toujours comme si je ne l'avais jamais empruntée.

En hiver, elle est parfois verglacée. Lorsque je n'ai pas le goût du cimetière, j'attends environ quatre heures du matin et je me dirige vers la sortie du village. En jupe, sans culotte, je me poste sur la chaussée et je m'accroupis de sorte que

l'asphalte gelé me saisisse. C'est comme une stalagmite qui jaillit et transperce mon corps du bas vers le haut. Je la laisse me remplir. Puis, si j'y parviens, je pisse. Alors, une vapeur magique monte jusqu'à mes joues.

Je repense à toutes les âmes qui m'ont traversée. Je voudrais que ma pisse dévaste leur visage.

Une horde d'ondines, une orgie sacrée de petites déesses s'abat comme un fléau sur les toits. Leur plaisir inonde nos champs et on ne peut pas l'arrêter.

Tout brûler.

Les champs, le cimetière, le centre de tri, la route.

Le feu dans le ventre, les reins, le sexe.

Je bande à l'idée de tout brûler.

Au milieu des flammes, peut-être que je pourrais de nouveau baiser.

J'accroche ma chatte au goudron bouillant, je coupe ma respiration jusqu'au vertige, je me masturbe contre un tronc calciné.

Il neige.

Ma Mimi chérie,

Avale-moi.

Accompagne-moi dans mes bêtises.

Je ne respecte que la jeunesse parce que les vieux ont trop confiance en eux et que ça les empêche de réfléchir correctement, comme les riches. Alors ils baisent mal aussi.

Le sexe ne nous sauvera pas de cet endroit mais peut-être que les déesses pourront.

S'il te plaît, étale-moi sur la pierre, que le frisson me glace tout le corps.

Sainte Vierge, prends-moi sous ton voile. Et les anges, ouvrez donc vos petites bouches à mes seins.

Tout a brûlé jusqu'à la pinède, mais les maisons sont encore là. Ça veut dire qu'on ne partira jamais. Les orgies à Monaco, elles ne sont pas pour nous.

Nos sexes en feu se rejoignent. Tout a brûlé jusqu'à la pinède et de mon arbre préféré, il ne reste plus qu'un bâton.

Auteur de cinq romans, parus en autoédition ou chez Évidences Éditions, B-Sensory, L'Ivre-Book ou BMR (Hachette), et de nombreuses nouvelles publiées en revue ou en anthologie, notamment dans la collection « Osez vingt histoires » de La Musardine, LÉON DE GRIFFES participe au PNE depuis sa création. Deux de ses textes ont terminé au sommaire des recueils annuels du prix, en 2017 et 2018.

Messagerie

Léon de Griffes

Co-lauréat du Prix de la nouvelle érotique 2022

Il est très tard quand je retourne à l'appartement. Ou plutôt très tôt ; quatre heures du matin. La nuit a été longue. Je ne sais pas si les urgences sont bien faites pour moi, mes oreilles bourdonnent encore de hurlements de détresse.

Je tourne la clef doucement pour ne pas réveiller mes deux colocataires. Heureusement, le logement est plutôt spacieux et la pièce à vivre assez éloignée des chambres.

Clope bien méritée, brossage de dents, douche. Parfois, j'ai des traces de sang sur les mains. Nouvelle clope nocturne pour oublier.

Sur le tableau blanc de la cuisine, le petit mot de Chloé habituel, fixé par un aimant, juste en dessous du planning des tâches de la colocation.

« Lasagnes au frigo. Bonne nuit. Chloé »

Je souris. Cette fille est adorable. Un tableau Excel en tailleur.

Je n'ai pas faim de toute manière.

Tandis que je fume une troisième clope, celle qui va me permettre de m'endormir profondément, je jette un œil aux tâches qui m'attendent le lendemain. En face d'« Elias », les traits parfaitement droits comme de petits soldats implacables indiquent : aspirateur, poubelles et lessive.

Soit.

On verra demain.

J'ai l'impression que la nouvelle colocataire, Eva, est un peu épargnée. Ou est-ce ma flemme qui parle ?

Je dis « nouvelle » parce que, même si ça fait trois mois qu'elle est avec nous, je ne l'ai quasiment pas croisée. Nos horaires ne coïncident pas. Je ne sais plus ce qu'elle fait, d'ailleurs, mais elle travaille loin et rentre quand je suis déjà parti, tandis que je dors quand elle se prépare. Il n'y a guère que le week-end que nous pourrions nous voir, mais elle rentre chez ses parents. Dommage. À vingt-cinq ans, elle pourrait couper le cordon, quand même…

Je file me coucher, la fatigue me scie les jambes et me rentre les paupières dans le crâne. En passant dans le couloir, la porte ouverte de la chambre d'Eva me permet de l'entrapercevoir. Je ne me souviens même plus son visage. Elle a l'air plutôt jolie. Enfin je crois. Je hausse les épaules et m'enfonce sous la couette puis dans un sommeil sans rêve.

Au petit matin, c'est-à-dire treize heures pour moi, je suis réveillé par le cri strident d'un doigt sur la sonnette. Je des-

cends, bougon et en caleçon. Un colis. De retour dans la cuisine, une cigarette à la bouche, je l'ouvre. Réflexe. Je n'aurais pas dû. On va dire que j'étais mal réveillé.

Je n'attendais rien et ce ne m'était clairement pas destiné. C'est un énorme godemiché veineux sous plastique. Dans un rire gêné, j'en perds ma clope. Je regarde le nom de la véritable destinataire : Eva. He ben. Le truc est assez impressionnant. Et très réaliste. Sur l'emballage est écrit le nombre de modes de vibration. Fascinant.

Je ne peux décemment pas faire comme si je ne l'avais pas vu ni ouvert, aussi je le dépose sur la table de chevet de ma colocataire avec un petit mot d'excuse. Je vais passer pour le fouineur. Peut-être même le pervers. Je m'excuse plusieurs fois sur le petit papier à son intention. J'espère que ça suffira.

Une fois mes tâches ménagères terminées, je file m'habiller. C'est l'heure du métro.

Quand je rentre en pleine nuit, épuisé, je ne peux m'empêcher de me demander comment Eva a pris mon ouverture malencontreuse. Je ne vois pas de mots à mon intention sur le tableau, ni de remarque de la part de Chloé, toujours aussi expéditive.

Je passe dans le couloir et par la porte à moitié ouverte, je m'aperçois que le colis est toujours sur la table près de l'endormie. Elle ne l'a même pas vu. Merde. Je décide de laisser un petit mot à l'attention d'Eva sur sa ligne dans le tableau des tâches, papier que je replie pour éviter que Chloé ne le lise. Je suis à peu près certain qu'elle est suffisamment psychorigide pour ne pas lire ce qui ne lui est pas destiné. Contrairement à moi.

Et au petit matin, j'ai la confirmation. Un papier du même bloc-notes, de la main d'Eva, est posé près de mon réveil :

« Je suis mortifiée. En même temps, je t'en veux de l'avoir ouvert. Pas un mot à Chloé. Je voulais t'engueuler mais tu dormais si bien que je n'en ai pas eu le cœur. Bon courage pour ta nuit. Eva »

Je ne l'ai absolument pas entendue entrer dans ma chambre. J'ai le sommeil très lourd, en ce moment.

Moi aussi, je suis terriblement désolé. Je ne la connais pas, cette fille, et pourtant je sais ce qu'elle cache dans le tiroir de sa table de chevet. Je ne peux pas faire comme si je n'avais aucune idée de ce qu'elle faisait avec cette énorme queue en plastique. Ce n'est pas pour décorer sa chambre. C'est pour… Mon imagination me fait bouillir le sang.

Laisse tomber, Elias, ça ne te regarde pas.

Je m'applique à suivre ce conseil toute la journée, si bien que le soir c'est seulement en passant dans le couloir près de la chambre d'Eva que ça me revient. La lumière de sa table de chevet est encore allumée. Je déglutis. Il est presque cinq heures du matin, est-elle éveillée ? Peut-être est-elle en train de…

Je tends l'oreille, rien.

Je jette un œil, elle dort.

Je retourne écrire un mot à son attention, pour m'excuser encore. Et puis pour avoir un prétexte et la voir de plus près.

« Vraiment, je suis désolé, qu'est-ce que je peux faire pour me faire pardonner ? Tu peux me réveiller si tu veux. Elias »

Je dépose le papier près de son téléphone, elle ne pourra pas le louper cette fois. J'en profite pour l'observer. La

lumière de sa lampe est faible, mais suffisante pour que je puisse apprécier les courbes de son visage paisible. J'ai l'impression d'être un voyeur. Elle est très jolie. Je reste quelques instants debout près de son lit à l'observer. Je culpabilise rapidement, aussi je ressors sans un bruit.

J'ai beau être crevé, mon esprit ne peut s'empêcher de mettre un nouveau visage sur mes fantasmes. Heureusement, je m'endors rapidement.

« Tu as raison d'être désolé. D'autant que tu te faufiles dans ma chambre pendant que je dors. Ce n'est pas acceptable. Te faire pardonner ? D'accord, comment ?

Eva »

Ces quelques mots au réveil me laissent dubitatifs. Je n'arrive pas à percer le ton employé.

Ma garde de nuit est perturbée par la réponse qu'elle attend de moi et qui ne viendra finalement pas.

« Aucune idée. À toi de me dire. Et j'avais laissé le mot dans ta chambre pour éviter que Chloé ne le lise.

Elias »

Cette fois, je laisse le papier plié en deux sous un aimant du tableau de la cuisine.

Quand j'ouvre les yeux, la première chose que je fais est de chercher une réponse. Une note est bien là, je suis ravi comme un enfant qui découvre un trésor.

« Tu manques vraiment d'imagination. D'accord, c'est moi qui choisis, tu dormiras nu sous la couette cette nuit.

Et oui, c'est mieux que tu laisses tes messages sur ma table de chevet, ça ne me dérange pas que tu viennes, je te taquinais.

Eva »

Ah, donc elle me taquine. Tant mieux. Nos échanges n'en seront que plus agréables. Et j'avoue que ces quelques lignes ne me laissent pas indifférent. J'ai le cœur qui bondit chaque matin. Et quand j'ai lu le mot « nu », j'ai manqué défaillir.

Pourquoi me demande-t-elle cela ? Non, je sais pourquoi. Non ! Elle me teste, elle n'oserait pas.

Qui est cette fille ?

La nuit est difficile, je n'arrive pas à me concentrer. Je rentre éreinté et je file me coucher sans passer par sa chambre. En même temps, je n'ai rien à lui répondre. Sous la couette, je garde juste un caleçon, elle verra mes épaules nues et pensera que j'ai obtempéré à sa requête.

« J'avais dit nu, entièrement. Ne crois pas que la vue de ton torse musclé suffise à te faire pardonner. Je te laisse une dernière chance.

Eva »

Mais non !

C'est le cœur battant que je me couche cette nuit-là. Nu, cette fois. Malgré la fatigue, j'ai pris une douche et j'ai rasé la broussaille qui entoure ma queue. S'offrir ainsi à la vue d'une inconnue, même endormi, est déstabilisant. Je ne pensais pas qu'elle irait vraiment jusque-là. En même temps, l'indice dans le colis ouvert quelques jours plus tôt aurait pu me mettre la puce à l'oreille.

Je veux rester éveillé, mais quand je rouvre les yeux il est midi passé. Je suis toujours nu sous la couette. Aucun mot. Le doute me rend fébrile. Je n'en peux plus, je me branle sous la douche.

Ma garde de nuit défile sans que je m'en rende compte.

Quand je rentre, tout le monde est couché, comme d'habitude. J'écris la question qui m'a hanté toute la journée et la dépose près d'Eva qui ronfle doucement :

« C'est bon ? Tu t'es bien rincé l'œil ? On est quittes ?

Elias »

J'espère qu'on ne l'est pas, en vérité. Je ne veux pas que ces discussions épistolaires se terminent. J'ai envie de soulever sa couette à mon tour pour observer son corps. Je ne peux pas faire ça, même si de son côté elle n'a pas hésité. Je devine juste ses épaules nues, légèrement bronzées. La lumière de sa lampe de chevet fait courir des ombres curieuses sur son cou. J'ai envie de le caresser.

Arrête, n'importe quoi !

Je file dans mon lit, m'endormant le plus vite possible pour lire sa réponse le lendemain.

« Oui, merci pour la vue. Nous sommes quittes.

J'étais nue aussi sous la couette.

Et j'ai le sommeil encore plus lourd que toi.

Eva »

Je manque de suffoquer. Il y a des sous-entendus terribles dans son message. Mais rien d'explicite. Je me fais des idées.

Non, c'est très clair. Ça l'est ?

Rahhh !

Le chemin du retour, de nuit, dans le métro, me semble terriblement long. J'ai envie de courir dans les rues obscures pour arriver plus vite. Ce qui est stupide.

J'en oublie mes trois clopes et mon repas nocturne.

Je me glisse dans la chambre de ma colocataire mystérieuse. La lumière est toujours allumée. Invitation ?

Je m'agenouille près de son visage endormi. Qu'elle est belle ! La courbure de son nez, ses lèvres délicates, sa chevelure noir de jais… J'ai envie de l'embrasser. De la baiser aussi. Je déglutis.

Qu'est-ce que je raconte ?

Je suis complètement fou. Cette fille me rend fou. J'agis comme un pervers, à la mater pendant qu'elle dort.

Mais elle m'y a invité, non ?

J'hésite.

Et si j'interprète tout comme ça m'arrange ?

Je ne peux pas me permettre de violer son intimité.

Je me relève, déçu, mais décidé.

Quand mon regard tombe sur un mot à mon nom près de la lampe :

« Oui, tu peux regarder. Eva »

Merde, je peux ! C'est du délire.

Mais je ne vais pas me le faire répéter deux fois.

Elle dort toujours profondément, sa respiration est lourde et sifflante. Si elle fait semblant, elle le fait très bien.

J'attrape doucement le haut de sa couette et le fais glisser vers le bas, découvrant grain de peau par grain de peau le corps de rêve de ma correspondante diurne.

Je bande à m'en faire mal quand je révèle un de ses tétons bruns. Je m'approche. Je respire son odeur. Elle sent le chaud. Et

le désir. J'ai envie de passer un coup de langue sur ce petit bout de chair plissée. Et de sortir ma queue aussi. Mais je n'en fais rien et continue ma découverte. Je veux me remplir l'esprit de son image.

Ses seins sont petits, fermes.

Son nombril est percé d'un petit bijou bleu.

Son aine est tatouée d'un entrelacs de branches fleuries.

Son entrejambe est dissimulé par un tanga fuchsia.

Je pensais la voir entièrement nue, mais je ne suis même pas déçu. Elle est splendide. C'est exactement ce que j'écris sur le message que je lui laisse, en la remerciant.

« Je me devais de te rendre la monnaie de ta pièce.

Et tu n'es pas mal non plus.

Tu m'excites.

Et moi ? Je te fais de l'effet ?

Eva »

Je l'excite ! Je l'excite !

Je sautille dans l'appartement à mon réveil. Je fais mes tâches en chantant.

Je ne peux pas attendre ce soir pour lui répondre qu'elle m'excite aussi. Je lui laisse un papier sur son oreiller. Je reste, comme elle, très succinct, mais tout aussi direct.

Le lendemain, c'est samedi. Elle est partie pour les deux jours. J'espérais, vainement, qu'elle resterait. Mais au fond de moi, j'apprécie ce petit jeu. Ça me va très bien. Et que dois-je comprendre de sa réponse : « Prouve-le. Eva » ?

Je croise Chloé qui ne se doute absolument de rien. Elle est aussi froide qu'Eva est chaude. Elle me rappelle à mes activités ménagères, que j'exécute sans rechigner.

Je n'ai pas le cœur à sortir. Et le décalage horaire de mon activité ne me facilite pas la tâche. Aussi, dans la nuit de samedi à dimanche, je reste bêtement sur le canapé jusqu'à tard dans la nuit à réfléchir à l'énigme qu'Eva m'a laissée.

Elle veut que je lui prouve qu'elle m'excite.

Sans qu'on se voie.

Ça me paraît mission impossible.

Je pourrais lui envoyer une photo de ma queue dure, mais ça me semble incroyablement impudique et hors de propos. Et puis je n'aime pas faire ça. Non, ça n'a pas de sens, je suis certain qu'elle pensait à autre chose, mais je ne trouve pas quoi.

Aussi, je lui laisse un bête « Comment ? » sur son oreiller le dimanche soir. Elle ne rentre que le lundi matin, nous n'allons toujours pas nous croiser. Peut-être ne serons-nous jamais éveillés en même temps ?

Sa réponse me stupéfie :

« En ne laissant pas qu'un papier sur mon oreiller, mais une preuve palpable. Eva »

Une preuve palpable ? Est-ce qu'elle veut que je… ?

Non !

Et pourtant, mon intuition me dit que je comprends très bien son message.

Alors que mes deux colocataires sont au boulot, je n'hésite pas cette fois. Elle pourrait finir par penser que je ne prends jamais d'initiative. Et puis, si je me trompe, elle ne s'en rendra pas compte. Peut-être.

Dans la chambre d'Eva, je retire mes fringues et me mets à genoux sur son lit. Il ne me faut pas longtemps pour exploser, arrosant longuement son oreiller de ma jouissance.

J'ai honte.

Mais c'est trop tard.

Je passe la journée à me ronger les sangs. Est-ce que je suis allé trop loin ? Merde. Et si j'avais tout fait foirer ? Que je suis con !

Le soir, c'est le corps tremblant que je prends connaissance de son message déposé sur mon lit.

« Merci, je suis contente que tu aies compris mon message.

Dommage que tout était sec, je n'avais plus que l'odeur.

Je t'ai laissé la même preuve.

Eva »

Mes yeux s'écarquillent. Je touche mon oreiller : rien. Je remarque qu'il est bossu : l'énorme gode en plastique est dissimulé dessous. Je le respire, fébrile. Il sent le sexe. Oh merde ! Elle s'est… là ! Sur mon lit ! Je n'en reviens pas.

Cette fille est sale. J'adore ça.

Je crois que si je la croisais réellement je serais rouge de honte.

Je veux que ces échanges ne s'arrêtent jamais.

Je touche doucement le plastique mou pour essayer de deviner jusqu'où elle se l'est enfoncé. Je le lèche. C'est trop bon.

Je me dirige vers sa chambre. Elle dort, comme d'habitude. Je retire sa couette. Elle est nue cette fois. J'observe longuement son sexe. Sa toison est fournie, ses lèvres charnues et ouvertes dessinent un fruit de luxure que j'adorerais dévorer.

Je n'en fais rien.

Elle a une main sur son sein gauche. Doucement, je la soulève, et y dépose son jouet qu'elle serre ensuite fermement en murmurant dans son sommeil.

Je n'ai jamais vu une femme si désirable.

Je lui laisse ma réponse :

« Merci pour ta preuve, je n'ai plus de doute.

J'espère que toi non plus.

Elias »

La journée fut très longue, insoutenable.

« À dire vrai, je n'ai jamais eu aucun doute. Mais j'avais envie de ta preuve. D'ailleurs, je la veux encore.

Maintenant.

Eva »

Irréel.

Totalement irréel.

Il est 4 h 25 et je me branle, à genoux devant le lit d'Eva.

Elle a tiré la couette jusqu'à son nombril avant de s'endormir et a dessiné deux petites flèches au feutre noir désignant ses tétons.

Rien n'est dit clairement, mais tout est évident.

Elle veut que je me lâche sur ses seins.

Non, elle veut que je lui éjacule sur les nichons. Les mots deviennent crus dans ma tête, je bouillonne, je n'ai pas besoin de tirer longuement sur ma queue pour jouir. La voir ainsi endormie, offerte, demandeuse, me rend fou.

Au dernier moment, je me redresse un peu pour la surplomber et je jouis en prenant bien soin de ne viser que sa

poitrine. Je devine dans la lumière tamisée les traits de sperme qui volent et retombent en travers de ses hanches, arrosant au passage les cibles désignées.

J'ai rarement eu un tel orgasme.

Je ne lui ai jamais adressé plus de dix mots de vive voix, et je suis déjà en train de juter sur ses tétons.

Le lendemain, je trouve un sommaire « Merci, délicieux. » sur ma table de chevet.

Délicieux ?

Durant la semaine entière, c'est un véritable jeu de piste.

Chaque nuit, je rentre et cherche les flèches vaguement dessinées sur son corps sublime.

Une fois en direction du nombril, une fois dans la paume de sa main, j'ai même dû un soir la découvrir quasiment entièrement pour trouver la cible sur sa cuisse.

Chaque fois, j'ai peur qu'elle se réveille, mais elle n'avait pas menti : elle a un sommeil très lourd. Ou fait très bien semblant.

Le samedi matin, alors qu'elle est partie pour les deux jours, je découvre en me réveillant son jouet au creux de ma main, collant.

Le week-end passe trop lentement, je veux qu'elle rentre, je veux reprendre notre petit jeu. C'est la partie la plus excitante qu'il m'ait été donné de jouer. Que je gagne ou je perde, je m'en fous, je prends un pied de dingue.

Le lundi soir, malgré ma journée harassante, je me précipite dans sa chambre en arrivant. La couette est remontée

au-dessus des épaules. Je la découvre légèrement et aperçois la flèche, entre ses seins, orientée vers le haut. Aussi, j'obéis et me vide sur son cou. Les traces blanches dégoulinent de part et d'autre en une danse fluide.

« Tu as mal interprété la flèche. Essaye encore. Plus haut. »

J'en rêve depuis des jours. Mais je n'osais pas l'imaginer. D'ailleurs, je veux le voir écrit. Je veux qu'elle l'exprime. Aussi ce soir-là, je la laisse sur sa faim et dépose juste une note :

« Je n'ai pas compris. Peux-tu m'expliquer précisément ? »

Le soir, tremblant, je cherche sur mon lit ou sur ma table sa réponse, mais rien. Horreur. Pourquoi ?

Je vais dans sa chambre, elle est fermée et éteinte.

Je n'insiste pas, le message est très clair.

Et je passe une très mauvaise nuit.

Ce qui était probablement le but recherché.

Il me faut attendre trois jours d'angoisse avant d'avoir une nouvelle missive de ma torride et étrange partenaire de jeu :

« Tu as très bien compris. Je voulais te punir plus longtemps pour m'avoir fait répéter, mais c'est moi qui craque la première :

Je veux sentir ton sperme sur ma bouche au petit matin.

Eva »

Les mots, écrits, crus, sans ambages, tambourinent dans ma poitrine quand je me glisse dans sa chambre, cette fois-ci allumée.

Pas besoin de tirer la couette.

Si je vois ses seins je ne vais pas pouvoir tenir plus de quelques secondes, et cette fois je veux en profiter.

Elle dort les lèvres légèrement entrouvertes. Sa respiration est lente et apaisée. Le calme de son sommeil contraste avec les mouvements frénétiques de ma main.

Je l'observe. Elle a le visage d'une déesse lubrique. Une fée du sexe. Une ange vicieuse.

Je jouis. Je balance mes traits sur sa joue, je vise un peu plus haut et lui arrose la bouche. Je suis comblé.

Elle aussi, puisque le lendemain je lis son ravissement sur un petit morceau de papier.

Et puis, ce message inquiétant :

« On a fait le tour, non ? »

J'ai répondu par la négative.

Et je n'ai plus eu de réponse pendant plusieurs jours.

Jusqu'à ce qu'un midi, seul dans l'appartement, angoissé, fumant clope sur clope, mon regard soit attiré par le tableau des tâches. Dans la colonne « arrosage » apparaît, reliant nos deux lignes, un trait au feutre noir, épais et droit comme un bâton.